

# L'AMI DE LA RELIGION

ET

## DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE, LITTÉRAIRE, ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

12s.-6a. ANNÉE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNÉE. 12s.-6a.

BUREAU DE REDACTION,  
Rue Ste. Famille, No. 14.

Québec, VENDREDI, 29 Décembre. 1848.

BUREAU DE REDACTION,  
Rue Ste. Famille, No. 14.

### JOURNAL LITTÉRAIRE.

#### La hachette.

II.

(Suite et fin.)

Et presque aussitôt Lucie sortit de la foule, entraînant après elle Jeanne toute rouge et toute confuse. Tous les regards se portèrent sur les deux jeunes filles, dont la beauté, charmante de contraste, éveilla un murmure approbateur. Martial, vivement ému, se retira un peu à l'écart. Le gouverneur se découvrit et fit à Lucie et à Jeanne un signe d'encouragement.

—Je ne puis aller au devant de vous, dit-il avec bonté; vous le voyez, une blessure m'en empêche. Veuillez donc approcher et n'ayez pas peur. Nous ne sommes pas plus terribles que les Bourguignons que vous avez si vaillamment combattus.—Monseigneur, dit Lucie avec sa vivacité ordinaire, nous n'avons pas peur, oh! non; mais nous tremblons un peu.

—Rassurez, reprit le gouverneur en souriant, on ne doit trembler que lorsqu'on n'a pas rempli son devoir, et vous avez fait plus que le vôtre. N'êtes-vous pas en effet l'une Lucie Gallois, et l'autre Jeanne Laine? c'est-à-dire les deux femmes que la rumeur publique a désignées comme les plus braves entre toutes les braves qui ont défendu Beauvais.

—J'ai fait comme tout le monde, répondit Lucie, rien de plus. Mais Jeanne.... Jeanne se hâta d'interrompre Lucie, et, avec sa douce gravité:—Monseigneur, dit-elle, j'ai précédé les femmes de Beauvais, c'est là mon seul mérite. Si j'ai pu les égaler, je ne les ai pas cependant surpassées en courage.

—Votre modestie égale votre valeur, Jeanne, dit le sire de Balagny, c'est à merveille! Mais j'ai bonne mémoire, et je n'ai point oublié de quelle façon vous avez précipité du haut des remparts le Bourguignon qui allait tuer votre gouverneur. Voici maintenant qu'un jeune homme, nommé Martial Pillon, affirme que vous avez eu la première idée d'incendier la porte du Limçon, ce qui a fait le salut de la ville. Que répondrez-vous à cela, Jeanne?—Rien, monseigneur, sinon que cette idée m'est venue sans que j'en comprise bien la valeur, et c'est ce jeune homme qui en a su apprécier toute la portée.

—N'importe, mademoiselle, vous avez bien mérité de votre ville et du pays; vous avez été véritablement l'héroïne de ce siège mémorable; et si je dois hautement

—Et qu'avez-vous donc fait, demanda le gouverneur, pour avoir excité si fort la sévérité de maître Pillon?—Oh! une faute impardonnable!

—Laquelle?

—Je me suis échappée... pour aller me battre... J'ai eu tort sans doute... J'aurais dû demander la permission... qu'on ne m'eût point accordée, il est vrai... ce qui eût fait que je l'aurais prise... De façon que de toutes les manières je ne pouvais pas éviter d'être très-coupable...

Lucie laissa tomber ces phrases d'une manière si comique que le gouverneur et les assistants ne purent s'empêcher de rire.

—Nous obtiendrons votre pardon, chère enfant, dit le sire de Balagny; nous l'obtiendrons, n'en doutez pas. Mais n'avez-vous donc que cela à demander.—Absolument que cela, Monseigneur, et ce n'est pas peu de chose en vérité. Maître Pillon ne pardonne pas facilement, vous verrez.

—Vous n'êtes pas assez exigeante, chère enfant, et nous aviserons nous-même, dit le gouverneur. Et vous, Jeanne, reprit-il, n'avez-vous pas un désir que l'on puisse réaliser?—Aucun, Monseigneur, répondit Jeanne. Vos éloges me sont d'ailleurs une assez grande récompense.

Je serais pourtant heureux, Jeanne, de vous témoigner autrement que par des paroles tout le cas que je fais de votre personne.—C'est inutile, Monseigneur.—C'est pourtant très-possible! dit vivement Lucie dont le front rayonna. Et si vous me permettez, Monseigneur, de parler pour Jeanne, je vous dirai ce que vous pouvez faire pour elle.

Jeanne devina l'intention de Lucie.—Oh! taisez-vous! murmura-t-elle d'un ton suppliant.

—Je parlerai, reprit Lucie avec résolution, c'est mon devoir.

—Je vous écoute, dit le sire de Balagny.—Deux mots suffiront, Monseigneur... Jeanne a un chagrin.—Un chagrin? fit le gouverneur avec intérêt.—Un grand chagrin, reprit Lucie, et elle n'est pas seule à le ressentir.

—Eh bien! achevez, dit le gouverneur.—Eh bien! Monseigneur, il est un jeune homme ici présent, qui n'est pas beaucoup plus heureux que Jeanne, je vous le certifie.

Et Lucie jeta un regard furtif du côté de Martial toujours à l'écart. Martial fit un mouvement qui attira sur lui l'attention presque générale.

Mais quel est ce grand chagrin de Jeanne et de ce jeune homme? demanda le

veau et toute l'assemblée en fit autant.

—Vous êtes une charmante enfant, Lucie, dit le gouverneur. Vous avez autant de cœur que d'esprit, je vous en félicite. Je vous promets de faire fléchir pour Jeanne comme pour vous la rigueur de maître Pillon. Je le déciderai à vous rendre ses bonnes grâces, en même temps qu'à consentir au mariage de Martial et de Jeanne. J'aurai bientôt un talisman irrésistible pour l'y obliger.

—Un talisman? dit Lucie avec curiosité.

—Oui, une lettre du roi Louis XI, qui demandera formellement le mariage de Martial et de Jeanne.—Ah! monseigneur, que vous êtes bon! s'écria Lucie, et que je suis contente pour eux!

Lucie était sincère, et pourtant une ombre légère se répandit malgré elle sur son front. Elle parut faire un effort, et cette ombre se dissipa.

—Chère et généreuse amie! dit Jeanne avec un profond attendrissement. Mais vous, quelle sera votre récompense?—Vous le savez bien, Jeanne, d'abord le pardon de mon tuteur, et ensuite...

—Et ensuite? demanda le gouverneur.—Le bonheur d'avoir contribué à faire deux heureux, ajouta Lucie.—Nous verrons bien à vous trouver un troisième motif de satisfaction; répliqua le gouverneur.

Martial Pillon, que quelques historiens appellent Colin Pillon, ne tarda pas à épouser, par ordre de Louis et en dépit des répugnances de maître Pillon, Jeanne Laine, l'héroïne de Beauvais. Le mariage fut célébré dans l'église des Jacobins, où Jeanne avait déposé l'étendard qu'elle avait enlevé aux Bourguignons. Ce trophée y demeura longtemps, objet de la vénération des gens de Beauvais.

Lucie Gallois, elle, favorisée par le sire de Balagny, se maria bientôt avec un jeune seigneur qui s'était épris de son vif esprit et de sa grâce adorable. Elle devint la plus délicieuse baronne du 15<sup>e</sup> siècle, point fière, quoique portant à merveille la couronne à triple fleuron.

Jeanne fut, dit-on, aussi bonne femme qu'elle avait été vaillant soldat. La quenouille devint désormais son arme favorite, et si parfois elle décrochait de la panoplie de famille sa mémorable hachette, c'était pour la porter cérémonieusement à la procession de sainte Angadresne, patronne de la ville, où elle avait l'honneur de marcher en tête des femmes de Beauvais.

ETIENNE ENAULT.

rale. Les villages qui sont placés au delà de cette distance, paraissent comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun de ces villages on voit son image renversée, telle qu'on la verrait, effectivement, s'il y avait en avant une surface d'eau réfléchissante."

Ce phénomène ne récite pas seulement les grandes masses, mais les moindres détails des arbres et des édifices, un peu tremblants toutefois, comme la surface d'un lac quand le souffle du vent la ride. Écoutez, à ce sujet, le voyageur Clark, qui a le mieux expliqué ce phénomène.

—Nous allons à Rosette, et nous traversons le désert. Raschid, Raschid! s'écrient tout à coup nos Arabes. Un immense lac étend ses eaux devant nous, et répète les dômes, les minarets pointus, les bouquets de dattiers et de sycomores de la ville. C'était un magnifique spectacle. Comment passerons-nous l'eau? demandâmes-nous à nos guides. Nous ne pouvions douter que ce ne fût de l'eau, tant nous distinguions avec netteté les plus petits détails de l'architecture et du paysage.

—Ce n'est pas de l'eau, nous répondirent les Arabes, et dans une heure nous serons à Rosette, en suivant en ligne directe la route à travers les sables qui sont devant nous. Un Grec, qui ne pouvait croire que le témoignage de ses sens fût menteur, s'irrita contre la réponse des guides.—Me prenez-vous donc pour un idiot, s'écria-t-il, et voulez-vous que je ne croie pas ce que mes yeux voient?—Au lieu de vous fâcher, répliquèrent ceux-ci, retournez-vous et regardez l'espace que vous avez parcouru. Cet espace, en effet, présentait le même phénomène que nous avions devant nous, et paraissait une nappe d'eau, servant de miroir au paysage."

Les Arabes eux-mêmes sont quelquefois trompés par cette illusion; combien elle doit être douloureuse pour l'infortuné voyageur mourant de soif, tantalisé sans cesse par la chimère verdoyante qui rafraîchit son regard et le berce d'une espérance vaine. Souvent il périt de soif en face de cette oasis enchantée. Voici comment s'exprime Burkhardt, dont le style élégant et pur le distingue de la plupart des voyageurs.

—En Arabie, dit-il, la couleur du mirage est de l'azur le plus pur et le plus doux, tandis qu'en Syrie et en Égypte il consiste en une espèce de vapeur blanchâtre ondulant et vacillant sur la plaine, et dont la vibration perpétuelle brise les contours des objets réfléchis. En Arabie, au contraire,

rique du Sud, dit Humboldt, souvent il m'arrivait, quand l'air était très-sec, d'apercevoir dans les nuages des troupeaux de bœufs suspendus les uns plus bas, les autres plus haut, suivant les ondulations des courants aériens qui composaient ce miroir naturel. Le véritable troupeau ne se montrait que plus tard. J'ai vu aussi l'image d'un animal un d'un homme, la tête en bas et les pieds en haut, répétée dans les nuages."—M. Niebuhr parle de tourelles et de fortifications apparentes qui se montrent aux voyageurs dans certains cantons de l'Arabie, et qui ne sont que les contours mal arrêtés de certaines collines de sable, dont cette réfraction terrestre altère la forme véritable.

(A continuer.)

#### Chronique politique.

On sait par quels étranges moyens MM. Cavaignac et Louis Bonaparte soutiennent respectivement leur candidature à la présidence de la république une et indivisible. Quelqu'un disait à ce sujet devant M. Dupin: "C'est une véritable guerre de canards!" Sans doute, reprit le célèbre juriconsulte, mais pourvu que nous n'en soyons pas les dindons!"

(Opin.)

Pensée d'un démocrate reversé.—Je dois maintenir que la démocratie est un fort mauvais caractère. Dans un état bordé de précipices, il finit par un abîme, et il est rempli de gens dangereux.

(Cory.)

Pendant la cérémonie de la place de la Concorde et la lecture de la constitution, un huissier est venu placer sur les épaules de M. Marrast un ample et moelleux manteau. Le jour où Charles X, après son avènement, fit son entrée solennelle dans Paris, le cortège royal, en sortant de la cérémonie de Notre-Dame, essuya une pluie à verse. Le Roi fut tout trempé. On lui offrit de nouveaux vêtements. "Y en a-t-il pour tout le monde? demanda Charles X.—Non, répondit-on.—Eh bien! reprit-il, je ne suis pas plus malade que les autres; je ne changerai pas.

[Opinion]

On discutait dans un groupe les titres des deux principaux candidats à la présidence de la république. Deux interlocuteurs se faisaient surtout remarquer par la passion avec laquelle ils prenaient, celui-ci pour Cavaignac celui-là pour M. Louis Bonaparte.—En vérité, s'écria le premier à bout de logique, je ne conçois pas qu'on se fasse le tenant de... d'un... comment dirai-je?... du neveu de son oncle? Cavaignac...